CD. Richard Strauss : An Alpine Symphony, Ein Alpensinfonie. Daniel Harding, direction



CD. Richard Strauss : An Alpine Symphony Ein Alpensinfonie. Daniel Harding, direction. A la tête de l'Orchestre Saito Kinen au Japon le chef britannique s'attaque à un monstre symphonique qui à son époque égale les fusées mahlériennes, aspirées depuis leurs premières notes, vers la cime des étoiles. C'est une formidable machine qu'un bon chef habitué des grands effectifs doit faire décoller… comme un vaisseau spatial. Malgré son prétexte anecdotique (les étapes d'une ascension dans les Alpes avec en point culminant la magnificence des sommets enneigés, la tempête comme catastrophe, puis la descente dans un climat d'apaisement extatique), l'œuvre comme c'est le cas de la Symphonie pastorale de Beethoven (comptant elle aussi un orage) est moins descriptive que hautement symbolique, son propos exprimant tous les sentiments suscités par le miracle de la nature : une admiration non dépourvue d'inquiétude voire de surprise.

Hardin comme Jordan et l'orchestre de l'Opéra de Paris, dans une version récente (2012), se montre à la hauteur d'une partition impressionnante, convaincant par son sens de l'architecture comme de la clarté de la polyphonie. La baguette veille à chaque entrée, soigne l'éloquence

majestueuse des thèmes, mesure la brume de la texture orchestrale sans noyer les timbres, avec une évidente préoccupation de clarté dans les étagements et la spatialisation (cors lointains, bois, cloches…). Il y manque cependant un vrai souffle capable de tirer le développement et l'enchaînement des séquences (parfaitement décrites) au delà d'un simple catalogue d'effets et d'idées (certaines géniales) strictement réaliste. Harding expose la totalité des composantes du très riche flux musical, sans vraiment prendre parti, or il faut cependant une vision mystique et panthéiste voire à défaut poétique, pour assurer ce lien organique qui fait l'unité de la partition. Jordan par exemple savait travailler avec une réelle sensibilité chambriste la transparence et la lumineuse activité de l'œuvre. Cependant l'honnêteté du chef britannique qui fait effectivement tout entendre, reste louable.
Terminée en 1915, Une symphonie Alpestre recueille l'expertise du Strauss narratif doué d'un remarquable tempérament dramatique dans ses nombreux poèmes symphoniques. S'y amplifie ce flot impétueux d'essence philharmonique au très grand format qui rappelle souvent la démesure et le flamboiement spirituel de l'opéra contemporain La Femme sans ombre (qui sera d'ailleurs créé après la guerre). Le déluge et les vertigineuses portées orchestrales dépassent de loin tout ce qui a été entendu, soulignant le Strauss bâtisseur à l'échelle du cosmos. Sans vraiment s'imposer cette nouvelle lecture, apporte la preuve d'une partition de haute valeur qui exige précision et profondeur.

Richard Strauss : Eine Alpensinfonie, An Alpine Symphony. Saito Kinen Orchestra. Daniel Harding, direction. Parution : le 3 mars 2014. 1 cd Deca 0289 478 6422 6 CD DDD DH

Les Femmes selon Richard Strauss

Richard Strauss : portraits de femmes. *De Salomé à Capriccio, soit au cours de la première moitié du XXème siècle, Richard Strauss, comme Massenet ou Puccini aura laissé une exceptionnelle galerie de portraits féminins. Lente évolution qui d'ouvrages en partitions, recueille les fruits d' une écriture musicale en métamorphose, et précise la place et le rôle de la femme vis à vis du héros. Alors que Wagner n'envisage pour ses héroïnes qu'un aspect certes flamboyant mais unique (et qui le destine souvent à mourir), celui d'un ange salvateur œuvrant pour le salut du maudit (le héros et le compositeur se fondent ici), Strauss, avec son librettiste Hofmannsthal fouillent l'ambivalence contradictoire de la psyché féminine avec une subtilité rarement atteinte au théâtre. Selon les sources empruntées et le sujet central de l'opéra, l'héroïne est ici solitaire égoïste comme emprisonnée définitivement par ses propres obsessions, ou à l'inverse, mobile et généreuse, souvent sujet d'une métamorphose imprévue, capable de sauver le héros dont elle a croisé le destin. L'itinéraire de la femme au cours d'un seul ouvrage traverse bien des épreuves : elle pose clairement le principe de la transformation, du changement qui du début à la fin de l'ouvrage, indique une progression souvent passionnante à suivre.*



Certaines comme Salomé ou Daphné demeurent étrangères à tout renouvellement de l'esprit : leur carrière suit toujours le même dessein, être seule, sans amour puis mourir ou être pétrifiée. Leur route est fixe et ne cible qu'une inéluctable fin tragique. Elles

s’opposent ouvertement au corps social, ne désirant à aucun moment lui appartenir… D’autres éclairent les tumultes et tempêtes d’une vie de couple parfois à la lumière de la propre expérience de Strauss : immersion réaliste dans l’aventure domestique où la querelle et le soupçon, l’incommunicabilité profonde menace un destin qui à une époque s’est envisagé à deux (quel avenir pour le mariage et le serment de confiance réciproque qui lui est lié?) : ainsi la femme du teinturier dans La femme sans ombre, surtout Christine, l’épouse du chef d’orchestre Robert Storch dans Intermezzo (le livret de Strauss lui-même indique clairement un sens souvent autobiographique dans l’écriture de l’ouvrage). Et puis il y a les généreuses loyales qui par amour accomplissent l’impossible, défient le sort et la loi divine, s’offrent – comme Isolde, sans compter (Hélène égyptienne) ou à l’inverse, renoncent en un geste de détachement ultime qui s’apparente aussi à l’amour (La Maréchale dans Le Chevalier à la rose). De telles figures si humaines et fraternelles accomplissent leur destin grâce au pouvoir évocatoire de la musique, la seule en vérité qui semble capable d’exprimer l’indicible intelligence féminine, le chant et les notes plutôt que tout discours verbal fût-il poétique. N’est ce pas ce qu’aurait pu défendre Strauss lui-même dont Capriccio, son dernier opéra (1942) indique clairement l’opinion comme le tempérament : si à la fin de l’opéra, la question reste en suspend, il semble bien que par la voix de la Comtesse Madeleine, le compositeur défende bien les vertus de son art: quelle autre discipline mieux que la musique peut dévoiler la vie intime des êtres ?

année Strauss 2014 : la femme selon Richard Strauss

Portraits de femmes…

A l'occasion de l'année Richard Strauss 2014, – 150 ème anniversaire de la naissance, classiquenews dresse le portrait de ses femmes sublimes dont la musique de Strauss éclaire désirs et velléités de la nature profonde.



Salomé : le désir monstrueux. Salomé incarne mieux que toute autre, l'idéal féminin de Strauss qui souhaitait, de son propre aveu, être captivé et saisi par la figure d'une héroïne centrale. C'est assurément le cas de Salomé dont le tempérament oriental et vénéneux préfigure l'érotisme énigmatique de Lulu. Par les yeux d'Hérode, Strauss semble scruter la courbe frénétique et provocante du corps adolescent pendant la danse des sept voiles. Jouissive, perverse, Salomé concentre son désir sur la bouche de Jokanaan le Prophète, quand elle demeure insensible au jeune capitaine syrien Narraboth qui terrassé et donc manipulé, se jette à ses pieds avant de se suicider, éconduit… Par elle, s'écoule l'ivresse sensorielle qui envoûte et hypnotise ; puis son obsession suscite la décapitation du Prophète, semant la terreur autour d'elle. Inconsciente à toute raison, la jeune femme encore pubère sème frustration et mort sur son chemin : il n'est d'autre issue que la mort pour rompre le charme fatal de la sirène enjôleuse. A la beauté de sa silhouette, Strauss ajoute par le pouvoir d'une musique névrotique et expressionniste mais flamboyante et terriblement sensuelle, le trouble que produit

la jeunesse criminelle : l'innocence de Salomé contredit ses fantasmes qui confinent à la folie barbare. C'est la beauté du diable : une mante religieuse dans le corps d'une lolita.
Sous le masque de la candeur gracile se cache la figure d'un monstre. Ici le désir n'est canalisé par aucun ordre moral : il s'exacerbe et se consume jusqu'à la mort. La jeune fille de 16 ans qui doit chanter comme une Isolde, incarne l'opéra le plus torride jamais écrit avant lui : manifeste éruptif d'un désir unilatéral qui à a sa création à Dresde en décembre 1905, reste le plus grand scandale lyrique d'Europe, et aussi le premier triomphe de son jeune auteur (tout juste quadra).
Illustration : Salomé par Titien (DR)



Elektra : venger le père. Elektra (Dresde, 1909) n'est pas une femme comme les autres : en elle, brûle le feu de la vengeance, un brasier pour lequel elle renonce à sa vie propre, écarte tout bonheur et tout amour. A l'injonction structurante : vis ta vie, sois toi-même ! Elektra répond : je ne peux pas : j'aime trop mon père. Rien n'importe plus que venger la mort du père (Agamemnon), donc tuer la mère (Clytemnestre) : l'objet de son obsession. Elketra n'a pas dépassé son complexe œdipien. Tout l'opéra qui découle de la pièce de théâtre de Hofmannsthal (1903) se concentre sur le délire psychique, la quête obsessionnelle d'Elektra. C'est un huit-clos psychologique qui confine à l'étouffement. Certes on ne cesse de souligner la finalité tragique et l'emprisonnement de la jeune femme qui erre comme une bête aux abords du palais de sa mère criminelle. Mais tiraillée par les événements qui l'accablent, comment Elektra aurait-elle pu agir autrement que dans l'esprit de vengeance? Elle ne peut s'en sortir qu'en vengeant son père. A contrario

de sa sœur Chrysothémis qui veut vivre sa vie, Elektra ne peut vivre sans se libérer de sa quête. Là encore comme dans Salomé, Strauss trouve une figure féminine centrale, totalement hallucinante. Ne supportant pas l'impunité de l'assassinat, l'héroïne veut faire expier : la mort appelle, exige la mort. Mais elle ne peut le faire seule : cette impuissance fonde la violence déchirée du personnage. Et quand son frère Oreste retrouvé, réalise la punition tant espérée, Elektra s'effondre … morte. En outre leurs retrouvailles restent dans la vie de l'héroïne l'instant le plus humain de l'opéra, un répit dans une arène suffocante.

Outre la formidable musique que compose Strauss, le livret d'Hofmannsthal s'intéresse au verbe poétique d'Elektra : en elle coule la source d'une connaissance supérieure, celle du mot juste qui dénonce et exhorte. Pour le poète librettiste, Elektra est une figure de l'artiste qui voit tout, mais son existence n'est qu'un exutoire ; le verbe répète toujours et encore la tragédie de l'acte traumatisant. Le verbe d'Elektra, cri et incantation, emprisonne : il est voué à la répétition car il ne résout rien. Elektra est d'abord une victime d'autant plus qu'elle ne surmonte pas le crime de son père. Sa solitude est terrible car même la vengeance qu'elle exige, ne la libérera pas. Elle est condamnée de toute façon dès le début de l'opéra. Pas de lien social pour Elektra ni Salomé. Mais le sort tragique surhumain de deux figures absolues, l'une portée par son seul désir ; la seconde tout autant enchaînée à la vengeance qui la consume. Illustration : jeune romaine, fresques de Pompei (DR).

La quête d'Hélène égyptienne … Dernier opéra conçu par **Hofmannsthal et Strauss**, Hélène égyptienne créé en 1928 confirme l'Antiquité comme une source régulière et inépuisable : après Elektra, Arianne, voici donc **Hélène** mais dans un épisode moins connu, celui indirectement légué par Euripide. Homère retrouve Hélène et Ménélas, heureux comme réconciliés,

malgré la séquence d'Hélène enlevé par Paris jusqu'à Troie… Or selon Euripide, soucieux d'expliquer les retrouvailles des époux, imagine qu'en réalité, Pâris aurait enlevé le fantôme d'Hélène ; la vraie Hélène se serait enfuie en Egypte à la cour du Protée où l'époux dubitatif et d'abord trompé, la retrouve ; elle lui aurait toujours été loyale.
Hélène égyptienne raconte l'histoire d'une femme en quête de son époux, cherchant à rétablir la confiance dans leur couple en dépit d'une réputation tronquée mais néfaste… en dépit de l'infidélité dont elle s'est rendue coupable. Contre la fatalité et le poison du soupçon, Hélène veut croire au serment du mariage : être fidèle à son époux, c'est enfin accomplir son destin. Il n'est jamais trop tard. Voici encore une fois, la figure d'une femme admirable qui souffrante désire être sauvée. **En lire +**

à suivre …
Prochain épisode : La Maréchale du Chevalier à la rose (1911)

Richard Strauss : intégrale lyrique, complete operas. 33 cd Deutsche Grammophon



Richard Strauss : intégrale lyrique, complete operas. 33 cd Deutsche Grammophon. On en rêvait : après les coffrets Erato (opéras et intégrale symphonique) voici enfin la somme straussienne éditée par le label en or, Deutsche Grammophon. C'est l'aboutissement d'une politique éditoriale exhaustive qui n'a pas hésité à puiser ailleurs pour offrir la plus complète des intégrales opératiques, d'autant plus opportune pour l'anniversaire Strauss 2014 (150ème anniversaire de sa naissance). Si les théâtres d'opéras et les festivals ne battent pas encore le pavé pour célébrer le plus grand génie lyrique du XXème siècle postromantique, saluons toujours l'initiative des labels de nous offrir de quoi satisfaire notre appétit… straussien. **Le coffret réunit donc les 15 opéras du grand Richard,** ici classés non chronologiquement (ce qui aurait donné de Guntram en 1893 à Capriccio en 1941), mais alphabétiquement, soit de Arabella, Aridane auf Naxos, Capriccio à Die Liebe der Danäe (L'Amour de Danaé), Der Rosenkavalier et Salomé. Le coffret comprend aussi les Quatre derniers lieder dans la version inégalée depuis sa réalisation : celle de Jessye Norman sous la baguette de Kurt Masur. Les mélomanes s'en souviennent l'album était paru en 1983 (sous étiquette aujourd'hui éteinte, Philips). Rares et moins connues que les versions autres souvent excellentes : L'Ariadne de Voigt sous les doigts enivrés mystiques du regretté Sinopoli, la Daphné de Güden (Böhm), L'Amour de Danaé en provenance du festival de Salzbourg 1952 sous la direction de Klemens Kraus (un proche de Strauss lui-même et donc se sentant réceptacle d'une orthodoxie que l'on jugera sur pièce).

Plus précieux encore l'Intermezzo de Lucia Popp (from Emi), le

court et pacifiste Feuersnot (Leinsdorf en provenance de la Radio allemande).

Avec le recul et d'un premier regard synthétique, cette somme incontournable met en avant les chefs grands straussien : Karl Böhm (Capriccio, Daphné, Die Schweigsame frau), Georg Solti (Elektra, Die Frau ohne schatten, Der Rosenkavalier), Sinopoli (Salomé, Der Friedenstag, Ariadne auf Naxos), puis paraissent les chefs d'une partition, mais enlevée avec quelle fièvre : Leinsdrof pour Feuersnot, Dorati pour Hélène Egyptienne, Krauss pour L'Amour de Danaé… grand absent de tout Strauss : Karajan. Remarquons que Sawallisch si présent dans le coffret Erato, ne paraît ici qu'une fois pour évidemment l'inouï Intermezzo avec cette même Lucia Popp inoubliable.

Et puis, lire tous les opéras sur une seule face, laisse déconcerté par le génie de Richard Strauss : après Guntram, le compositeur s'intéresse surtout aux portraits de femmes, comme Puccini. Que dire de l'Arabella de Lisa della Casa, l'Ariane de Deborah Voigt, la Daphné de Güden (rivale de Lucia Popp d'ailleurs dans ce rôle éblouissant), l'Elektra de Nilson, l'Impératrice de Varady, la femme du teinturier de Behrens, l'Hélène de Gwyneth Jones, La Maréchale de Crespin ou la Salome de Cheryl Studer ? Elles sont toutes autant que Jessye Norman dans les lieder, d'inoubliables figures straussiennes. Qui rendent ce coffret événement absolument incontournable. Prochaine grande critique dans le mag cd de classiquenews.com

Richard Strauss : intégrale lyrique, complete operas. 33 cd Deutsche Grammophon.

Dossier spécial Richard Strauss 2014 : 150ème anniversaire

Dossier spécial Richard Strauss 2014 (150ème anniversaire). **Strauss, symphoniste puis lyrique**. L'expérience lyrique de Richard Strauss né en 1864 (décédé en 1949) profite au préalable de l'aventure symphonique du compositeur qui dans le genre du poème pour orchestre seul et de la Symphonie proprement dite marque l'histoire de la musique (et du postromatisme post wagnérien à l'époque de Mahler…) dans la dernière quinzaine du XIXème siècle. Pour le 150ème anniversaire de sa naissance (le 11 juin 2014 précisément), classiquenews dédie ce dossier spécial qui offre un bilan du legs lyrique du plus grand symphoniste du XXème siècle… **Lire notre dossier Richard Strauss 2014 (dont notre sélection cd 2014)**



La Femme sans ombre de Richard Strauss



France Musique. En direct du Metropolitan Opera de New York. Samedi 15 février 2014, 19h. Richard Strauss : La Femme sans ombre. Anne Schwanewilms (l'Impératrice)… **Vladimir Jurowski, direction.** Le plus de cette production c'est évidemment les moyens investis pour le plus grand opéra de Strauss (son » dernier opéra romantique «), d'une imagination orchestrale fertile, sauvage et chambriste, c'est à dire wagnérienne et mozartienne ; un sujet fééerique et philosophique à l'enseignement plus que compassionnel : humaniste. Dans La Femme sans ombre, le sommet de sa collaboration avec le poète et librettiste Hugo von Hofmannsthal, Strauss qui a déjà conçu, avec son écrivain fétiche, Ariadne auf naxos et Le Chevalier à la rose, traite du principe allomatique et fraternel des destins croisés. Pour sauver l'Empereur son éternel amant, l'Impératrice, transparente comme une idée, doit prendre l'ombre d'une mortelle : s'incarner, c'est à dire … souffrir ; mais dans sa quête égoïste, elle croise la figure du teinturier Barak et de sa femme ; touchée par la condition mortelle, essentiellement tragique et douloureuse – comment ne pas la dénoncer dans l'Europe à sang de la première guerre mondiale-, un miracle se produit : face à l'épreuve de la tentation finale, l'Impératrice refuse de voler l'épouse, même si la vie de l'Empereur en dépend… elle ne volera pas l'ombre de la miséreuse et causer davantage de souffrance. Formidable

symbole d'un humanisme appliqué qui prend tout son sens à l'époque de la genèse de l'opéra. La Femme sans ombre composée pendant le conflit mondial, sera créé après la guerre en 1919. De fait, l'orchestre fait entendre les secousses terrifiantes de la barbarie criminelle (lorsque l'Impératrice et sa nourrice descendent parmi les humains), la vaine agitation de la fange humaine embourbée dans sa trop misérable existence. A la fois fantastique et féerique, mais aussi réaliste et spirituel, La Femme sans ombre est l'un des sommets lyriques du début du XXème siècle, et avec Le Chevalier à la rose, l'offrande la plus convaincante élaborée par le duo Strauss / Hofmannshtal.
A New York, une Impératrice de choc : la straussienne Anne Schwanewilms qui connaît le rôle pour l'avoir défendu déjà à Salzbourg à l'été 2011 (festival éminemment straussien sous la direction de Christian Thielemann) et fut aussi à Sazlbourg encore une Maréchale de choc… Pour l'année Strauss 2014, la diffusion de cette production événement, sous la direction de l'efficace et précis Vladimir Jurowski est incontournable (mise en scène : Herbert Wernicke).

Richard Strauss : La Femme sans ombre, Die Frau ohne schatten, 1919.
France Musique, samedi 15 février 2014 à partir de 19h. En direct

---

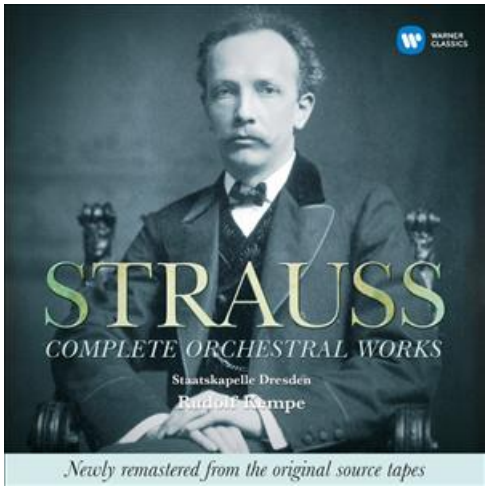
CD. STRAUSS : Complete orchestral works. Intégrale

de l’oeuvre orchestrale (9 cd Warner classics)

CD. Richard Strauss : Complete orchestral works. Intégrale de l’oeuvre orchestral (9 cd Warner classics). Staatskapelle Dresden. Rudolf Kempe, direction. Le coffret, heureuse exhumation des archives EMI à présent sous étiquette Warner classics, rétablit le profil d’un maestro d’une idéale affinité avec le compositeur bavarois, qu’il sert avec une sensibilité humble, ciselée, admirable.

L’intelligence avec laquelle le chef **Rudolf Kempe** (décédé en 1976) architecture chaque plan d’ensemble, laissant surtout une lisibilité légère et fluide à chaque partie instrumentale déconcerte ; une telle intelligence de conception embrase littéralement l’intensité et la progression dramatique des poèmes symphoniques proprement dits, mais aussi les massifs orchestraux les plus ambitieux tels Une Symphonie Alpestre, Aus Italien, surtout Une vie de héros à laquelle Kempe sait apporter une exaltation ciselée époustouflante, le tout dans une réalisation studio qui flatte et détaille chaque éclair instrumental.

Rudolf Kempe, immense straussien



L’auditeur suit l’évolution de l’écriture straussienne. Un tempérament qui sait après Wagner, retrouver l’imagination d’un Liszt (autre génie du poème symphonique) et des Romantiques français : la verve narrative inspire à l’orchestre une profusion de trouvailles et d’expérimentations souvent captivantes… Il est vrai qu’argument

supplémentaire les bandes rééditées par Warner classics ont été pour ce coffret absolument indispensable, remastérisées, révélant des trésors de sensibilité musicale, d'une finesse et d'une intensité peu commune. La transparence, la clarté, ce mordant détaillé dont nous avons parlé assure à chaque lecture, une concentration chambriste superlative. L'amateur comme le néophyte pourra suivre ici toute l'évolution de l'écriture de Strauss, l'une des épopées symphoniques les plus exceptionnelles.



A la tête d'un orchestre aux affinités straussiennes évidentes (et historiques : la Staatskapelle de Dresde a toujours abondamment joué Strauss), Rudolf Kempe (portrait ci contre) était un grand straussien et lui aussi né à … Dresde en 1910 : hautboïste talentueux, il garde comme chef cette conscience instrumentale qui étonne et captive dans chacun de ses enregistrements. Premier hautboïste au Gewandhaus de Leipzig, il sera dirigé par Furtwängler et Klemperer sans omettre Strauss lui-même : cette expérience auprès des plus grands lui assure la maturité et la vision qui nous enthousiasment tant aujourd'hui; son allant, son style, sa sobriété et sa mesure (aucun effet ni astuce de baguette mais le service rendu au flamboiement de l'écriture), une combinaison et un équilibre subtil entre élégance et sauvagerie (Une vie de héros est à ce titre décidément emblématique) font ici la différence, et le coffret de 9 cd regroupant toute la musique orchestrale (non lyrique) de Strauss, s'impose par son éclat, véritable entrée idéale pour tous ceux que l'univers straussien symphonique intéresse, d'autant qu'il s'agit du prélude purement instrumental qui prépare les grands opéras avec Hofmannshtal, Zweig, Gregor…

Sans les voix, tout l’opéra de Strauss est déjà là, avec ce panache lyrique qui fait de l’orchestre de Strauss l’un des plus captivants, avec celui de son contemporain, Gustav Mahler. Coffret hautement recommandable tant l’interprète révélé ici sert admirablement le massif straussien.

Richard Strauss : Complete orchestral works. Intégrale de l’oeuvre pour orchestre. Staatskapelle Dresden. Rudolf Kempe, direction. 9 cd Warner classics.

Compte-rendu : Aix-en-Provence. Grand Théâtre de Provence, le 10 juillet 2013. Strauss, Elektra. Evelyn Herlitzius, Waltraud Meier, Adrianne Pieczonka… Orchestre de Paris. Esa-Pekka Salonen, direction. Patrice Chéreau, mise en scène.



C’était le grand événement de cette saison 2013 du festival d’Aix-en-Provence (dernière représentation le 13 juillet dernier).
Une superproduction (en partenariat avec la Scala, le Met, le Liceu, les opéras de Berlin et Helsinki) dont laffiche faisait déjà saliver. Le résultat s’est révélé encore supérieur aux attentes, extraordinaire à tous points de vue et bouleversant de la première à la dernière seconde.

Intelligence et profondeur

Tout dans la mise en scène de **Patrice Chéreau,** depuis la scénographie jusqu’à la direction d’acteurs, met en valeur le drame implacable qui se déroule sous nos yeux. Il offre une lecture plus psychologique qu’ « expressionniste », sans diminuer la force du drame, et surtout avec une lintelligence et la sensibilité qui ont fait sa renommée. Si le décor aux tons gris reste fidèle aux descriptions d’une cour intérieure de palais grec, le fond de la scène est entièrement occupé par une alcôve vide que l’on imagine accueillant autrefois une statue du roi Agamemnon. Cette absence devient aussi omniprésente pour le public que pour Elektra, qui vit recluse comme une mendiante en attendant que son père soit vengé.

La chanteuse **Evelyn Herlitzius** se fond à merveille dans ce rôle de femme blessée, sans jamais verser dans l’hystérie

caricaturale. Elle possède une rare palette d'expressions qui la rend beaucoup plus cohérente et fouillée.
D'un strict point de vue vocal, le timbre n'est pas très joli, le vibrato envahissant et les attaques parfois fausses. Mais peut-être est-ce le prix à payer pour offrir au public un tel impact en salle et une telle expressivité. Seule une voix aussi large peut passer l'immense orchestre straussien avec aisance, profitant dune projection proprement hallucinante. Sans doute les retransmissions gommeront-elles cette dimension spectaculaire pour faire ressortir les défauts techniques.

L'art de l'équivoque

La grande inventivité de cette production est également la lecture donnée par Chéreau du personnage de Klytämnestra et de sa relation avec sa fille. Traditionnellement, la reine régicide à Mycènes est interprétée de manière outrancière, si ce n'est expressionniste, se réfugiant dans une vaine cruauté pour expier son crime. Ici, le metteur en scène exploite l'ambiguïté de leurs rapports, oscillant entre l'aversion et une complicité presque tendre : ainsi Elektra enlace affectueusement sa mère avant de l'inviter à se trancher la gorge. **Waltraud Meier**, une grande habituée du rôle, achève par ses talents d'actrice de rendre le personnage plus humain et plus sensible, si bien que lon se prend pour elle dune étrange empathie.

Elektra entretient également une relation très ambiguë avec avec sa soeur Chrysothemis, à qui **Adrianne Pieczonka** prête sa voix ample et fruitée. Si son interprétation est plus discrète, la mise en scène exploite de façon intéressante le trouble incestueux qui saisit les deux soeurs, notamment dans leur second duo. **Mikhail Petrenko** incarne avec sa voix sombre et sa haute stature un bel Oreste, mais scéniquement presque maladroit.

Une performance unique

Chez Strauss, le personnage principal est souvent détenu par l'orchestre. **Esa Pekka-Salonen**, à la tête de lOrchestre de Paris, tient la gageure. Rarement l'on aura entendu la partition servie aussi admirablement : à l'art de la précision et des détails orchestraux s'ajoute une gestion magistrale du flux orchestral. Les crescendos sont gérés à la perfection, et finissent par éclater avec une force implacable qui vous laisse rivé à votre siège. L'Orchestre de Paris, généralement quelque peu routinier, s'enflamme à Aix sous la baguette du chef finlandais et déborde littéralement d'énergie, transfiguré.
Au-delà de l'incroyable degré technique, de la qualité de chacun des éléments qui composent ce spectacle, – chanteurs, orchestre, mise en scène -, la véritable et rare cohérence de l'ensemble est à saluer. Une performance qui fera date, à n'en pas douter.

Aix-en-Provence. Grand Théâtre de Provence, le 10 juillet 2013. Richard Strauss, Elektra. Tragédie en un acte dHugo von Hofmannsthal, créée à Dresde en 1909. Avec : Evelyn Herlitzius, Elektra ; Waltraud Meier, Klytämnestra ; Adrianne Pieczonka, Chrysothemis ; Mikhail Petrenko, Orest ; Tom Randle, Aegisth. Coro Gulbenkian ; Orchestre de Paris. Esa-Pekka Salonen, direction. Patrice Chéreau, mise en scène.

Année Richard Strauss 2014 : concerts et opéras



Année Richard Strauss 2014 : concerts et opéras. Richard Strauss (1864-1949) occupe les feux de la rampe en 2014. Le mois de juin (le 11 juin précisément) marque ses … 150 ans. Un anniversaire fêté en grande pompe ici et là dans le monde, de quoi vous régaler et pourquoi pas préparez votre prochain séjour ou voyage pour satisfaire votre passion. Strauss, combine Mozart et Wagner ; nous lui devons d'avoir régénérer le genre du poème symphonique, tremplin virtuose et flamboyant préparant à une écriture dramatique et lyrique sans équivalent dans la première moitié du XXème siècle. Sa facilité narrative que certains ont épingler en vain bavardage, se réalise pleinement dans l'opéra : il y renouvelle sans cesse une profonde interrogation sur la forme, entre parole et musique (le vrai sujet de Capriccio) mais aussi n'hésites pas à mêler les genres, les formes, les registres du drame. **Profondément marqué par les deux conflits mondiaux,** Strauss milite pour un art engagé, foncièrement esthétique et humaniste. Sa collaboration avec Hugo von Hofmannsthal, jusqu'à la mort de ce dernier en 1929, marque l'apothéose de son inspiration pour le théâtre – un duo miraculeux qui égale Mozart et Da Ponte : référence au baroque et à Mozart, réflexion sur le sens de l'art et la métamorphose à l'œuvre en chacun de nous, les opéras de Strauss demeurent une source d'approfondissement et de compréhension inépuisable comme délectable. Guntram, Feuersnot, puis Elektra Salomé, Le Chevalier à la rose, Ariane à Naxos, La femme sans ombre puis Hélène d'Egypte, enfin Le femme silencieuse, Intermezzo, Capriccio, L'amour de Danaé et Daphné jalonnent une oeuvre aussi flamboyante qu'intimiste. La vraie passion de Strauss à part Lohengrin, fut bien de sonder la psyché de ses héros, dévoiler toujours ce en quoi chacun pouvait se transformer au contact de l'autre (principe allomatique si lumineux dans la Femme sans ombre). Pas une

œuvre aussi fraternelle, profonde, poétique. **Voici les événement Strauss de l'année 2014**

nos événements Strauss en 2014

150ème anniversaire de Richard Strauss



Opéra. Palerme : Feuersnot de Strauss au Teatro Massimo, 18-26 janvier 2014. Nouvelle production. L'année Strauss (150è anniversaire en 2014) commence bien avec cette production palermitaine d'un opéra méconnu de Strauss, Feuersnot (1901). C'est le second opéra de Strauss après Guntram (première version 1894), et l'opus qui prélude directement à Salomé et Elektra, qui impose définitivement le compositeur sur la scène lyrique (respectivement (1905 et 1909). C'est un poème à chanter (Singgedicht) en un acte d'après les légendes flamandes de Wolf (1843).

Lire aussi notre dossier Richard Strauss 2014

les opéras de Richard Strauss à l'affiche 2014

Opéra d'Helsinki

Der Rosenkavalier, Le chevalier à la rose

13,15,17, 21 mai 2014

Güttler, Marelli. Diener, N. Keiel, Rantala, Korhonen, Kortekangas

Opéra de Munich

Ariadne auf Naxos, Ariane à Naxos

16,19,22 mai 2014

Fisch, Carsen. Merbeth, Brower, Archibald, R.D. Smith

Festival de Glyndebourne

Der Rosenkavalier, Le chevalier à la rose

17,21,24,29 mai, 1er,5,8,12,15,19,22,26 juin 2014

Ticciati, R. Jones. Royal, Erraught, T. Gheorghiu, Woldt, M. Krauss, Keys, Gillet, Schneiderman

Scala de Milan

Elektra
18,21,24 mai, 3,6,10 juin 2014
Salonen, Chéreau. Meier, Hertzilius, Pieczonka, Randle, Pape

Opéra de Tokyo
Arabella
22,25,28,31 mai, 3 juin 2014
De Billy, Arlaud. Gabler, W. Koch, Bahrmann, H. Tsumaya, S. Takemoto

Opéra de Hambourg
Arabella
30 mai, 4,10,13 juin 2014
Soltesz, Bechtolf. Nylund, Rutherford, Tretyakova, Muff, C. Studer, Sumi Jo

Opéra de Dresde
Feuersnot
7,9,10 juin 2014
(Residenzschloss)
Klingele. J. Müller, Eder, Willis-Sorensen, Liebold, Ullrich

Opéra de Francfort
Die Liebe der Danae (version de concert)
15,19 juin 2014
Weigle. Marco-Buhrmeister, Marsch, Gibson, Schwanewilms, Vuong, Ryan

Opéra du Capitole de Toulouse
Daphne
15,19,22,25,29 juin 2014
Haenchen, Kinmonth. Selig, A. Larsson, Tilling, M. Schmitt

Opéra de Dresde
Elektra
22,29 juin 2014
Frey. Hertzilius, Vaughn, Marquardt, Lobert, J. Müller

Royal Opera Covent Garden, Londres
Ariadne auf Naxos, Ariane à Naxos
25, 30 juin puis 3,10,13 juillet 2014
Pappano, Loy. Mattila, Archobald,Donose, Sacca, Werba, T.M. Allen

Opéra de Munich
Die Frau ohne Schatten, La Femme sans ombre
29 juin 2014
Weigle, Warlikowski. Pieckzonka, Botha, Polaski, Lundgren, Holecek

Feuersnot de Richard Strauss à Palerme



Opéra. Palerme : Feuersnot de Strauss au Teatro Massimo, 18-26 janvier 2014. Nouvelle production. L'année Strauss (150è anniversaire en 2014) commence bien avec cette production palermitaine d'un opéra méconnu de Strauss, Feuersnot (1901). C'est le second opéra de Strauss après Guntram (première version 1894), et l'opus qui prélude directement à Salomé et Elektra, qui impose définitivement le compositeur sur la scène lyrique (respectivement (1905 et 1909). C'est un poème à chanter (Singgedicht) en un acte d'après les légendes flamandes de Wolf (1843).

Palerme, Teatro Massimo
Richard Strauss : Feuersnot
Du 18 au 26 janvier 2014
6 représentations
Les 18, 21, 22, 24, 25, 26 janvier 2014
18h30,20h30

Poema cantato in un atto
Libretto di Ernst von Wolzogen

Gabriele Ferro, direction
Emma Dante, mise en scène
voir distribution sur le site du Teatro Massimo de Palerme

Munich, à une époque indéternimée.



L’histoire pourrait être une anecdote : Kunrad, l’héritier du magicien Reichart, profite de la nuit de la Saint-Jean où les enfants recueillent le bois du grand feu, de maison en maison, pour déclarer sa flamme à la jeune Diemut, qu’il embrasse en public. Pour se venger d’une telle audace, la jeune fille le piège et le fait suspendre depuis le balcon de sa chambre, où le jeune homme espérer bien la conquérir.

Usant de ses pouvoirs, Kunrad plonge la ville (Munich) dans l’obscurité, disposé à rétablir l’ordre que si Diemut lui ouvre son cœur … ce qui advient en fin d’action. Strauss poursuit musicalement la leçon de Wagner, exploite toutes les ressources dramatiques du livret pour emflammer son orchestre et profite ici des situations pour épingler la pensée étroite des munichois bien conformes (n’avaient-ils pas chassé Wagner et Cosima ? De sorte que l’on voit en général une allusion et défense de Wagner dans le personnage du maître de Kunrad, Reichart.

Compte-rendu : Paris. Théâtre de l’Athénée, le 16 mai 2013. Richard Strauss : Ariadne auf Naxos. Julie Fuchs, Léa Trommenschlager, Anna Destrael, Marc Haffner… Ensemble Le Balcon. Maxime Pascal, direction. Benjamin Laza



Certains spectacles, dans de grandes salles, avec des distributions prestigieuses, des dispositifs pharaoniques, des moyens considérables, parviennent à peine à vous maintenir en éveil et ne vous laissent que peu de souvenirs. D’autres, beaucoup plus modestes, vous bouleversent profondément et vous donnent l’impression d’être au plus près de l’œuvre … d’accéder à la

pure substance de la musique. L'Aridane auf Naxos présentée par le Théâtre de l'Athénée-Louis Jouvet appartient indéniablement à cette seconde catégorie.

Spontanéité

Qui aurait pourtant pu l'attendre d'une version de concert donnée par des musiciens dont la moyenne d'âge doit avoisiner les 25-30 ans ? Et pour une œuvre pensée uniquement pour la scène ? C'était sans compter les talents de Benjamin Lazar. Sa mise en scène, qu'on pourrait davantage qualifier de « mise en espace » en raison de l'absence de décors et d'une scène mangée aux trois quarts par les instrumentistes débordant de la fosse – parvient à donner vie à l'action de manière très astucieuse. Avec le peu de moyens à sa disposition (un fond noir, les armatures sur lesquelles sont placés les musiciens, des costumes « de civils ») il rend l'action très humaine, crée des ambiances contrastées ; il profite du sujet pour jouer avec les conventions et casser les codes. Le public est mis à contribution pendant quelques scènes, alors que des personnages sillonnent le parterre, et sera même invité à taper joyeusement dans les mains – sans heureusement tomber dans le vulgaire.
Bref, ce qui pourrait ressembler de loin à un spectacle monté par des élèves de conservatoires dans une maison de quartier, se révèle être en réalité une prestation d'un très grand professionnalisme, associé à une qualité musicale et artistique surprenantes.

Quand jeunesse peut – et sait …

La distribution vocale, d'une homogénéité rare, participe aussi largement à cette réussite. Julie Fuchs est une jeune

chanteuse dont la carrière est déjà bien lancée – elle fut la « Révélation lyrique » des Victoires de la musique classique 2012 – et qui aborde des répertoires très variés avec beaucoup d'enthousiasme et de réussite. Zerbinetta lui sied comme un gant, elle sait se faire délicieusement espiègle et séductrice. Et si certains suraigus ne sont pas encore tout à fait assurés, la virtuosité du rôle ne l'handicape nullement !Dans le rôle d'Ariadne, Léa Trommenschlager, 27 ans, surprend par sa maturité. On pourra arguer que la voix ne « rayonne » pas beaucoup, que les aigus sont légèrement engorgés ; mais l'interprétation est d'une grande finesse, sans emphase ni superflu.Le Compositeur d'Anna Destrael – qui remplaçait pour toutes les représentations Clémentine Margaine, mérite aussi les palmes. Alors que la mise en scène la borne à un personnage statique, elle parvient avec sa voix chaleureuse et frémissante à se travestir en un jeune homme passionné et tempétueux. L'une des performances les plus touchantes du spectacle.

Seul Bacchus, interprété par Marc Heffner, fait une ombre au tableau. Le ténor, certainement en méforme, rate douloureusement la plupart de ses aigus et finit même par octavier les derniers. Le rôle est extrêmement difficile, et il eût sans doute été judicieux d'engager un ténor un peu plus léger ici, dans cette petite salle avec un petit orchestre.Parmi tous les seconds rôles excellemment interprétés, on retiendra notamment le maître de ballet de Damien Bigourdan et la Dryade au timbre chaud de Camille Merckx.

L'Ensemble Le Balcon n'est lui aussi composé que de jeunes musiciens, y compris son chef Maxime Pascal, 28 ans. Ils livrent une performance presque irréprochable d'un point de vue technique, sans doute rendu possible grâce à un long travail de préparation et de nombreuses répétitions. Le résultat est superbe, parfois proche de ce qu'on peut attendre de grands orchestres, mettant parfaitement en valeur une partition claire mais exigeante.L'Ensemble est en résidence à l'Athénée depuis cette saison pour une série d'un an de

concerts, qui se clôturera par la représentation de l'opéra de Peter Eötvös qui lui a donné son nom : Le Balcon.

Au plus près de l'œuvre

Dans cette petite salle richement décorée qu'est le Théâtre de l'Athénée, l'œuvre prend tout son sens, l'interactivité avec le public est plus aisée et l'impact de la musique, plus fort. Si, d'un point de vue froidement objectif, le niveau général n'est tout de même pas comparable, on prend infiniment plus de plaisir à voir Ariadne ici que dans la récente production à l'opéra Bastille. L'osmose, la profonde complicité qui semble s'être nouée entre les artistes permet la totale réussite d'un spectacle d'une grande fraîcheur, alliée à un très haut niveau technique et une maturité rare. Sans doute l'un des plus beaux spectacles lyriques de cette saison.

Paris. Théâtre de l'Athénée, le 16 mai 2013. Richard Strauss, Ariadne auf Naxos. Julie Fuchs, Zerbinetta ; Léa Trommenschlager, Ariadne ; Anna Destrael, Le Compositeur ; Marc Haffner, Bacchus ; Thill Mantero, maître de musique ; Damien Bigourdan, maître de ballet et Scaramouche ; Vladimir Kapshuk, perruquier et Arlequin ; Virgile Ancely, laquais et Truffaldin ; Cyrille Dubois, officier et Brighella ; Norma Nahoun, Naïade ; Élise Chauvin, Écho ; Camille Merckx, Dryade. Ensemble Le Balcon. Maxime Pascal, direction. Benjamin Lazar, mise en scène.